comme bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal, où il est devenu conservateur adjoint en 1871. M. Baudry est membre de la Société de linguistique de Paris, qu'il a présidée en 1869, et il a reçu la croix de la Légion d'honneur en 1864. Outre des articles publiés dans la *Revue de Paris*, la *Revue germanique*, la *Revue de l'instruction publique*, la *Revue archéologique*, etc., on lui doit : *Résumé élémentaire de la théorie des formes grammaticales du sanscrit* (1852, in-12); *Catéchisme d'agriculture* (1853), avec M. Jourdier; les *Derniers jours de la Chine fermée* (1855, in-8°); *Etude sur les Védas* (1855, in-8°); les *Frères Grimm, leur vie et leurs travaux* (1864, in-8°); *De la science du langage et de son état actuel* (1864, in-8°); *Grammaire comparée des langues classiques, contenant la théorie élémentaire de la formation des mots en sanscrit, en grec et en latin* (1868, in-8°); *Questions scolaires à propos du livre de M. Bréal et de la circulaire ministérielle du 27 septembre* 1872 (1872, in-12). On lui doit, en outre, une traduction des *Contes choisis* des frères Grimm, une traduction annotée des *Dieux et héros*, contes mythologiques de G. Cox (1867, in-8°), en collaboration avec Delerot; une édition annotée des *Mémoires de Nicolas Foucault* (1862, in-4°), dans la collection des *Documents inédits*, etc.

BAUDRY (Paul), archéologue français, né à Rouen en 1825. De bonne heure, il se prit de goût pour les anciens monuments, visita une partie de la France, les bords du Rhin, la Belgique, la Suisse, etc., et devint dans sa ville natale collaborateur du *Mémorial*, du *Nouvelliste*, de la *Revue de Rouen*, de la *Gazette de Normandie*, où il a publié un assez grand nombre d'articles artistiques et archéologiques. M. Baudry a fait paraître, en outre, un certain nombre d'écrits, parmi lesquels nous citerons : *Eglise paroissiale de Saint-Patrice, Description des vitraux* (1850, in-8°); *Trois semaines en voyage, France, bords du Rhin, Belgique* (1855, in-12); *Histoire de saint Sever, évêque d'Avranches* (1860, in-8°); le *Musée départemental d'antiquités de Rouen* (1862, in-8°); l'*Eglise collégiale du Saint-Sépulcre de Rouen* (1864, in-8°); *Collection céramique du musée des Antiques de Rouen* (1864, in-12); les *Créatures du bon Dieu* (1864, in-8°); *Quinze jours en Suisse* (1865, in-12); l'*Eglise paroissiale de Saint-Vincent de Rouen* (1875, in-8°); les *Religieuses carmélites à Rouen* (1875, in-8°), etc. M. Baudry est membre de la Société des bibliophiles normands.

* **BAUDRY** (Paul-Jacques-Aimé), peintre français. — Depuis 1865, M. Baudry n'a exposé aux Salons que quelques portraits, l'architecte *Charles Garnier* (1869), *M. Edmond About* (1872), deux portraits en 1876; en 1877, le portrait du général Cousin de Montauban, debout, appuyé sur son cheval, et celui d'une petite fille en robe bleue avec une large ceinture blanche.

Pendant une dizaine d'années, cet éminent artiste a été à peu près exclusivement occupé à exécuter les peintures décoratives du foyer de l'Opéra, qu'il termina en 1874. Pour mener à bien cette œuvre immense, qui ne comprend pas moins de trente-trois toiles, M. Baudry alla d'abord étudier en Italie les chefs-d'œuvre des maîtres de la décoration; puis il se mit à l'œuvre, et lorsqu'il eut terminé son vaste ensemble décoratif, il obtint de l'exposer à l'Ecole des beaux-arts (août 1874). Nous empruntons à M. Georges Berger la description sommaire de ces peintures, qui font le plus grand honneur à M. Baudry.

« La poésie, la musique, la danse, tels sont les trois mots qui constituent à eux seuls le programme donné au peintre. Dans une importante série de vingt-cinq grandes compositions et dans une autre de huit figures isolées, M. Baudry a su tout à la fois triompher des difficultés créées par l'architectonie décorative du plafond, puis éviter le double écueil de la banalité et de la monotonie; il a eu le bon esprit d'approprier toutes ses peintures à l'harmonie de la lumière naturelle, assez abondante pour permettre la vue de ces toiles pendant le jour. Quant à l'effet du gaz, il ne s'en est préoccupé qu'en évitant l'emploi du blanc de plomb qui fait pousser au noir, et en donnant aux parties verticales le style éteint des fresques, qui supprime toute crainte de miroitage sous l'éclat de la lumière factice. Les peintures horizontales, qui seront placées à 18 mètres au-dessus du plancher, sont d'une coloration plus accentuée et plus brillante, qui rappelle Paul Véronèse. Le plafond comporte dans sa partie horizontale trois grands caissons. Celui du centre est oblong et se mesure par 14 mètres de longueur sur 6 de largeur. Les deux autres sont ovales, d'égales proportions, ayant chacun 4 et 6 mètres pour longueur d'axe. La grande composition centrale comporte peu de figures capitales : l'*Harmonie* et la *Mélodie* s'enlacent en s'élançant vers le ciel; la *Gloire* vole à leur suite et précède la *Poésie*, que Pégase emporte dans l'espace; dix-huit génies, accoudés sur la balustrade et entre les portiques du pourtour, désignent les personnages principaux ou bien sont représentés dans des attitudes d'extase et de méditation. Dans l'un des ovales, la *Tragédie* est personnifiée par *Melpomène* impassiblement assise sur un trône de nuages; la *Pitié* pleure à ses pieds sous un voile de deuil; à côté d'elle l'*Epouvante* suit d'un œil hagard les contorsions de la *Fureur*, qui se démène et brandit un poignard. Dans l'autre, la *Comédie*, sous les traits de *Thalie*, voit devant elle ses deux agents principaux, l'*Amour* et l'*Esprit*, se précipiter sur un faune pour lui arracher la peau de lion sous laquelle il dissimule encore à moitié son corps de satyre.

» Les compositions, au nombre de douze, destinées à prendre place dans les voussures nous ramènent sur la terre; l'allégorie s'y mêle à la réalité dans des scènes empruntées à la légende, à l'histoire héroïque et mythologique. Les deux principales occupent les extrémités du plafond; elles comportent chacune un développement de 9 mètres de largeur sur 4 de hauteur; elles forment, à notre avis, la partie capitale de l'œuvre de M. Baudry. L'une peut être intitulée le Parnasse : *Apollon* reçoit la lyre des mains des Grâces; *Eros* plane au-dessus, en agitant une torche; les *Muses* se lèvent pour honorer le dieu, qu'elles désignent à deux groupes de personnages historiques; dans le premier, nous reconnaissons *Mozart*, *Beethoven*, *Haydn*, *Rameau*, *Lulli*, puis les profils de *Rossini*, *Hérold* et *Meyerbeer;* dans le second, nous aimons à distinguer *Charles Garnier*, *Paul Baudry* et son frère *Ambroise Baudry*, qui a collaboré comme architecte au nouvel Opéra. Au premier plan, la fontaine de *Castalie* est personnifiée par une nymphe entourée d'enfants qui s'ébattent avec des cygnes dans une onde limpide. L'autre composition, qui fait pendant à celle-ci, représente la *Poésie civilisant le monde :* la scène se passe sur les marches d'un temple en construction, que gravit *Amphion* en agitant sa lyre; près de lui, un architecte accroupi, peut-être *Ictinus*, mesure un bloc de marbre. Au centre, *Homère*, le père de la poésie, apparaît ayant à ses côtés *Polygnote*, *Polyclète*, *Achille*, *Jason*, *Pindare* et *Platon;* un vainqueur à la course des chars s'avance en brandissant le trépied d'or qu'il vient de gagner; il est accompagné par deux éphèbes du gymnase. A droite, *Orphée*, suivi d'un lion et escorté de colombes qui voltigent autour de sa lyre, s'avance comme le Messie civilisateur vers un groupe d'hommes primitifs occupés aux travaux des forêts; à gauche, *Hésiode* prélude aux *Géorgiques* de Virgile en parlant aux laboureurs. Les dix autres peintures des voussures sont réparties sur les deux côtés du plafond; l'une symbolise le triomphe de la beauté féminine en nous faisant assister au *Jugement de Pâris;* M. Baudry s'est surpassé, comme grâce et comme harmonie, dans cette idéale composition; le groupe des trois déesses fera sensation; la *Gloire*, qui descend poser une couronne d'or sur la tête de Vénus, ne le cède en rien à celle qui, au plafond de la grande salle du palais des doges, vient couronner Venise triomphante.

» Nous avons, presque sans distinction, à louer au même degré les neuf compositions suivantes, qui ont trait à la musique et à la danse. La musique religieuse forme l'objet d'un tableau où le maître a représenté la *Vision de sainte Cécile.* La noble chrétienne est étendue sur un lit de repos placé sur une terrasse qui laisse apercevoir à travers ses balustres un ciel étoilé. Devant elle, trois anges debout entonnent un pieux cantique; dans les airs, au milieu d'un rayon de lumière éclatante, trois autres anges voltigent en accompagnant les chanteurs par les accords d'un violon, d'un luth et d'une viole. La musique guerrière nous fait assister à une scène épique : *Bellone*, drapée de rouge, le glaive à la main, s'élance dans la nuée et la poussière, encourageant du geste ainsi que de la voix un groupe de fantassins et de cavaliers qui montent à l'assaut, au son des clairons. La musique pastorale nous transporte en pleine idylle; quatre bergers nus préludent sur la flûte, les pipeaux et le syrinx, à une mélodie champêtre, tandis qu'une femme s'accroupit pour traire une brebis. Le pouvoir de la musique s'atteste dans deux autres toiles; voici d'abord *David* jouant de la harpe devant la tente du roi *Saül*, dont les enfants éplorés peuvent à peine calmer les transports; voici ensuite l'émouvant épisode de la descente d'*Orphée aux enfers* pour en ramener *Eurydice*. M. Baudry a représenté le chantre de Thrace au moment où il perd de nouveau celle que les accords de sa lyre ont arrachée aux sombres demeures, mais qu'il a voulu contempler trop tôt. Enfin l'épisode d'*Apollon et de Marsyas* nous donne en spectacle la plus sanglante et la plus cruelle des rivalités musicales.

» La danse servit aussi le crime; M. Baudry nous montre dans une première voussure *Salomé* dansant devant *Antipas* pour avoir le droit de jeter aux pieds d'Hérodiade la tête de saint Jean-Baptiste. Plus loin, nous assistons à la naissance de Jupiter; les *Corybantes* et les *Curètes* dansent autour de son berceau; c'est là la danse virile avec sa frénésie armée et bruyante. La danse féminine est plus lascive; le peintre du nouvel Opéra l'a pourtant représentée dans une composition où la passion triomphe de la grâce; *Orphée*, sourd aux consolations des femmes de Thrace, est livré aux *Ménades*, qui le renversent et déchirent son corps en l'entraînant dans une ronde où les peaux de tigre, les couronnes de lierre et de pampre, les thyrses flexibles nous initient à tous les accessoires de la bacchanale.

» Entre chaque voussure, l'architecte a réservé huit grands compartiments rectangulaires. M. Baudry a peint pour ces cadres de grandes figures isolées, qui représentent, sur fond d'or, chacune des Muses, à l'exception de Polymnie. Ces figures assises ont une hauteur de 3 mètres environ. On sent, en les voyant, l'habile pinceau qui a copié les *Prophètes* et les *Sibylles* de la chapelle Sixtine.

» Dans les dix médaillons ovales qui surmontent les baies du foyer sont placés des groupes d'enfants nus maniant les instruments de la musique ancienne et moderne chez les différents peuples.

» Cet aperçu rapide suffira pour donner un idée de l'œuvre colossale que M. Baudry a menée à bonne fin. M. Baudry est le peintre des contours, c'est-à-dire du dessin et de la forme; la pureté du trait suffit chez lui pour donner à ses personnages toutes les attitudes qu'il a conçues pour eux; jamais il n'a recours à ces fausses ombres portées, à ces musculatures exagérées qui sont la ressource des artistes moins savants et moins doués. M. Baudry est l'expression vivante de l'école française, qui sait unir la grâce à la correction italienne; il compose comme David et comme Ingres; mais, tandis que ceux-ci paraissent s'inspirer de la statuaire antique, il accuse son tempérament propre en puisant son inspiration dans les modèles plus vivants des grands peintres de la Renaissance. Il est de plus le peintre de la beauté et des nobles allures; il n'exagère jamais l'expression au point de compromettre l'harmonie esthétique des traits; il sait éviter la surcharge des accessoires; ses personnages sont toujours à l'aise, l'air circule toujours dans ses fonds, quelles que soient les dimensions du cadre qui lui est imposé. »

M. Paul Baudry a succédé à Schnetz, en 1870, comme membre de l'Académie des beaux-arts. Officier de la Légion d'honneur en 1869, il a été promu commandeur en 1875.

BAUDRY D'ASSON (Léon-Armand-Charles), homme politique français, né à La Rocheservière en 1836. Il appartient à la même famille que le chef vendéen Gabriel Baudry d'Asson, qui fut tué au combat de Luçon en 1793. Riche propriétaire, il était membre du conseil général de la Vendée, lorsqu'il se porta candidat à la Chambre des députés dans la 2e circonscription des Sables-d'Olonne le 20 février 1876. Clérical ardent et partisan de la monarchie de droit divin, M. Armand Baudry d'Asson dit dans sa profession de foi : « Mes principes politiques vous sont connus; vous savez que je n'y faillirai pas. Mais avant tout je professe que la religion est la base unique de tout ordre social; en conséquence, les intérêts religieux seront l'objet de mes constantes préoccupations. Défendre la religion, rendre à la France sa grandeur et sa prospérité, assurer la paix à l'intérieur comme à l'extérieur, voilà mon programme, » et il fit un appel à « tous les efforts des hommes d'ordre pour opposer un obstacle infranchissable au torrent démagogique. » Elu député par 6,240 voix contre M. Richer, candidat républicain, il alla siéger à l'extrême droite, où il a voté constamment contre toutes les mesures libérales. Il ne tarda pas à se faire remarquer par ses incessantes et fatigantes interruptions, réclama à diverses reprises la mise à l'ordre du jour des propositions pour l'amnistie et parla contre elle le 17 mai 1876. Au retour d'un voyage qu'il fit à Rome, M. Baudry d'Asson écrivit à l'*Univers* une lettre sur sa visite à Pie IX (octobre 1876). Dans cette lettre, inspirée par un fanatisme religieux qui rappelle les plus mauvais jours du moyen âge, le député des Sables-d'Olonne n'hésita point à provoquer le président de la République à un coup d'Etat en faveur des bons, qui naturellement, à ses yeux, sont les ultramontains et les partisans de l'absolutisme monarchique. Le 23 novembre 1876, il termina en pleine Chambre un discours sur le budget des cultes par le cri de : « Vive Pie IX! »

BAUDRY DE BALZAC (Caroline), peintre de fleurs, née à Metz en 1799. Elle étudia sous la direction de Van Spandonk et fit quelques peintures sur porcelaine pour la manufacture de Sèvres. Elle exposa quelques toiles et quelques porcelaines qui furent très-remarquées.

BAUER (André-Frédéric), mécanicien allemand, né à Stuttgard en 1789, mort près de Wurtzbourg en 1860. En 1807, il se rendit à Londres, où il exerça l'état de mécanicien. Là, il fit la connaissance de Kœnig, qu'il aida dans ses recherches pour l'invention de la presse mécanique. Le succès ayant couronné leurs efforts, ils s'associèrent et fondèrent à Oberzell, près de Wurtzbourg, un établissement dans lequel ils construisirent des presses mécaniques et qui prospéra rapidement. Bauer le dirigea seul après la mort de Kœnig en 1833.

BAUER (Marie-Bernard), prédicateur, né à Pesth (Hongrie) en 1829. Il est issu d'une riche famille juive. M. Bauer était étudiant lorsqu'à dix-neuf ans, poussé par son goût pour les aventures, il se rendit en France, où venait d'éclater la révolution de 1848, et servit dans l'armée comme volontaire. Il s'occupa ensuite d'art, surtout de peinture, puis, entraîné par la fougue de son imagination, il abandonna tout à coup le judaïsme pour embrasser le christianisme. Dans son ardeur de néophyte, il entra dans l'ordre des carmes, y fit ses études théologiques et reçut la prêtrise. Au bout de quelques années, il quitta cet ordre et s'adonna à la prédication tant en Allemagne qu'en France. Ayant été chargé en 1866 de prêcher le carême aux Tuileries, il y plut beaucoup à l'impératrice Eugénie, qui le nomma son chapelain en 1867, ce qui ne l'empêcha pas de prêcher ensuite dans diverses églises de Paris. Vers cette époque, il fut nommé vicaire général honoraire et, en 1868, protonotaire apostolique. Au mois de novembre 1869, il accompagna en Egypte l'impératrice Eugénie, qui était allée assister à l'inauguration du canal de Suez. En 1870, après la déclaration de guerre à la Prusse, M. Bauer devint aumônier en chef des ambulances de la presse, auxquelles il fut attaché à ce titre jusqu'à la fin de la guerre. L'abbé Bauer a publié quelques-uns de ses sermons: le *Judaïsme comme preuve du christianisme, conférences prêchées à Vienne, à l'église des Ecossais* (Vienne, 1866, in-8°); les *Martyrs de l'Europe au* XIXe *siècle*, discours prononcé à Saint-Thomas-d'Aquin en 1867 (Paris, 1868, in-8°); la *Pologne devant l'histoire et devant Dieu*, discours prononcé dans l'église de la Madeleine en 1867 (1868, in-8°); le *But de la vie*, sermons prêchés à la chapelle des Tuileries (1869, in-8°). Citons aussi de lui : *Napoléon III et l'Europe* (1867, in-8°), brochure politique.

* **BAUERLE** (Adolphe), auteur dramatique et romancier. — Accablé de dettes et poursuivi par ses créanciers, il quitta Vienne et finit par se fixer à Bâle, où il mourut d'une fièvre typhoïde en 1859. Ses pièces de théâtre ont été réunies sous le titre de *Théâtre comique* (Pesth, 1820-1825, 5 vol. in-8°).

BAUERNFEIND (Georges-Guillaume), peintre et graveur, né à Nuremberg vers 1730, mort en 1763. Il fit partie comme dessinateur de l'expédition de Niebuhr, envoyée en Arabie par le roi de Danemark en 1761. Il tomba malade durant ce voyage et mourut pendant le trajet de Moka à Bombay. On a de lui néanmoins une collection de dessins qui ont été publiés par le professeur Forskal dans ses *Icones rerum naturalium*.

BAUGE, frère de Suttung, roi des géants, dans la mythologie scandinave. Sa mission était de garder l'hydromel, liqueur divine, en compagnie de Gilling, père de Suttung, et de Sunlda, sa fille.

* **BAUGÉ**, ville de France (Maine-et-Loire), ch.-l. d'arrond., à 40 kilom. d'Angers, dans la vallée du Couesnon; pop. aggl., 2,891 hab. —pop. tot., 3,419 hab. L'arrondissement comprend 6 cantons, 67 communes et 75,387 hab.

BAUGEUR s. m. (bô-jeur — rad. *bauge*). Ouvrier qui fait des constructions en bauge.

* **BAUGNIET** (Charles), peintre belge. — Il est né en 1814. Parmi les derniers tableaux qu'il a exposés aux Salons de Paris, nous citerons : le *Départ* (1868); le *Départ de la mariée* (1869); *Mon petit-neveu* (1876). On lui doit un nombre considérable de portraits lithographiés et dessinés sur pierre d'après nature, représentant les hommes les plus distingués de l'Europe.

* **BAUGY**, bourg de France (Cher), ch.-l. de cant., arrond. et à 27 kilom. de Bourges, sur un étang; pop. aggl., 907 hab.—pop. tot., 1,570 hab. Sur son territoire, camp romain d'Alléan.

BAUJAULT (Jean-Baptiste), sculpteur français, né à La Crèche (Deux-Sèvres) en 1828. Il avait vingt-deux ans lorsqu'il commença à étudier la sculpture sous la direction de M. Jouffroy. Il suivit ensuite les cours de l'Ecole des beaux-arts et concourut pour le prix de Rome en 1854 et 1855. Ayant échoué, M. Baujault renonça à l'enseignement académique. Il n'en continua pas moins à travailler avec une nouvelle ardeur et à chercher des ressources dans son travail. Il débuta au Salon de 1859 par une statue en plâtre, la *Gaule*, qui passa inaperçue. Ce ne fut que cinq ans plus tard qu'il exposa pour la seconde fois. Au Salon de 1864, on vit de lui un buste d'*Ortlie Antoine de Tounens*, fort ressemblant et d'une remarquable exécution. En 1866, il exposa une *Baigneuse surprise*, statue en plâtre, et le *Projet de monument de M. Billault pour Nantes*, comprenant les figures symboliques de l'*Eloquence*, la *Foi patriotique*, la *Justice*, la *Loi*. Les années suivantes, on vit de lui : le buste en marbre du *Comte de Tusseau* (1867), le buste de *M. Ischer* (1868), la statue en marbre du jeune *Thoinnet de La Trumelière* et un buste de *Femme* (1869), le buste de *M. Baujault père* et la statue en plâtre d'un *Jeune Gaulois* (1870). Cette dernière œuvre, fort remarquable, valut à M. Baujault une médaille. En 1873, il exposa, avec un buste de *Meyerbeer*, une des meilleures statues en marbre du Salon, le *Premier miroir*. L'artiste a représenté une jeune fille nue, aux formes délicates et frêles, un peu penchée en avant, nouant ses cheveux et se regardant dans une source. Rien n'égale la chasteté, la grâce un peu gauche, l'innocente coquetterie de cette délicieuse fillette. Quant à l'exécution, elle est de tous points excellente; aussi le jury décerna-t-il à M. Baujault une première médaille d'or. Ce statuaire distingué a exposé en 1875 une réduction en bronze du *Premier miroir*, sa statue du *Jeune Gaulois* en marbre et *Brutus enfant*, buste en marbre; en 1877, deux bustes en marbre, dont un est celui de M. Ricard, ancien ministre de l'intérieur.

BAULUS, surnom d'Hercule, qui avait un temple à Baules, près de Baïes, suivant Silius Italicus.

BAUMBACH (Jean-Balthasar), orientaliste allemand, né dans la seconde moitié du XVIe siècle, mort en 1622. Il enseigna les langues grecque et hébraïque à Heidelberg. On lui doit plusieurs ouvrages aujourd'hui complétement dépourvus d'intérêt et parmi lesquels nous nous contenterons de citer : *De libro psalmorum; De modo disputandi cum judæis; De appellationibus Dei quæ in scriptis rabbinorum occurrunt*.

BAUMCHEN, sculpteur allemand, né à Dusseldorf au commencement du XVIIIe siècle, mort en 1789. Il se rendit en Russie, où il fut très-bien accueilli et reçut de nombreuses commandes qui lui furent largement payées. Il exécuta notamment un grand nombre de statues pour les palais impériaux et amassa rapidement une assez grande fortune. Le séjour de la Russie ne lui plaisait que médiocrement; aussi quitta-t-il bientôt ce pays pour revenir en Allemagne, où, à la suite de circonstances restées inconnues, il tomba dans la plus profonde misère.

* **BAUME-LES-DAMES**, ville de France (Doubs), ch.-l. d'arrond., à 32 kilom. de Besançon, sur la rive droite du Doubs et sur le canal du Rhône au Rhin; pop. aggl., 2,162 hab.—pop. tot., 2,463 hab. L'arrond. comprend 7 cantons, 187 communes, 59,918 hab.

BAUME (Charles-Joseph DE LA), littérateur français, né à Nîmes en 1644, mort près de cette dernière ville en 1715. Il remplit quelques fonctions dans la magistrature, tout en s'occupant de belles-lettres, et fut un des premiers membres de l'Académie royale de Nîmes. On lui doit quelques ouvrages, parmi lesquels on peut citer : *Remarques sur l'histoire générale* (1 vol. in-fol.); *Remarques sur l'histoire de Languedoc* (1 vol. in-fol.) et enfin une *Relation* d'un voyage qu'il avait fait en Italie.

BAUME SAINT-AMOUR (Philippe DE LA), marquis d'Yennes, mort à Paris vers 1670. Il gouvernait la Franche-Comté pour le roi d'Espagne lorsque cette province fut envahie par l'armée française et conquise en quelques semaines. Il fut accusé par ses ennemis, auprès de son maître, d'avoir négligé de défendre le territoire placé sous ses ordres et se défendit dans une brochure (Paris, 1668, in-4°), où il explique la rapidité de la conquête de la Franche-Comté par l'abandon dans lequel il avait été laissé par le gouvernement espagnol, qui ne lui avait envoyé ni hommes, ni vivres, ni argent. Cette *Apologie* et sa *Correspondance avec le parlement de Dôle*, autre brochure qui parut à la même époque, établissent qu'il avait fait tout ce que lui permettait sa situation désespérée. Ces deux pièces sont curieuses à consulter pour l'histoire de la Franche-Comté.

* **BAUMES**, bourg de France (Vaucluse), ch.-l. de cant., arrond. et à 20 kilom. d'Orange; pop. aggl., 857 hab. — pop. tot., 1,675 hab.

BAUMÈS (Pierre-Prosper-François), médecin français, né à Montpellier en 1791, mort à Lagnieu (Ain) en 1871. Il étudia la médecine, se fit recevoir docteur en 1823 et fut pendant plusieurs années chirurgien de l'hôpital de l'Antiquaille, à Lyon. Le docteur Baumès s'était occupé d'une façon toute particulière du traitement des maladies vénériennes et des maladies de la peau. On lui doit les ouvrages suivants : *Traité des maladies venteuses* (1834, in-8°); *Aperçu médical des hôpitaux de Londres* (1835, in-8°), au point de vue des dermatoses et des maladies syphilitiques; *Précis théorique et pratique sur les maladies vénériennes* (1840, 2 vol. in-8°); *Nouvelle dermatologie* ou *Précis théorique et pratique sur les maladies de la peau, fondé sur une nouvelle classification médicale* (1842, 2 vol. in-8°, avec planches); *Précis théorique et pratique sur les diathèses* (1853, in-8°).

BAUMGARTEN (Martin), voyageur allemand, né en 1473, mort en 1535. Il se rendit en Palestine vers 1507 et visita successivement la Syrie, l'Arabie et l'Egypte. Il donna une relation de ses voyages, qui fut publiée à Nuremberg en 1594 et qui a été réimprimée dans la collection Churchill sous le titre : *Travels through Egypt, Arabia, etc.*

BAUMGARTEN (Charles-Frédéric), compositeur allemand, né vers le milieu du XVIIIe siècle. On lui doit la musique d'un opéra ayant pour titre *Robin Hood* et qui obtint un grand succès. Cet artiste fit longtemps partie de l'orchestre du théâtre de Covent-Garden.

BAUMGARTEN (Michel), théologien allemand, né à Haseldorf (Holstein) en 1812. Son père, qui était un riche paysan, l'envoya faire ses études à Altona, puis à l'université de Kiel, où il s'occupa particulièrement de théologie protestante. En 1846, il devint pasteur à Slesvig, se fit remarquer par ses idées libérales et par son ardent patriotisme. La part qu'il prit au mouvement en faveur des duchés de Slesvig-Holstein lui valut d'être destitué par le roi de Danemark. Il alla professer alors la théologie à Rostock; mais ses opinions avancées lui attirèrent toutes sortes de persécutions de la part des protestants orthodoxes et conservateurs, qui obtinrent sa destitution en 1858. On lui doit plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Doctrina Jesu Christi de lege mosaica* (Berlin, 1838); *Commentaire théologique sur l'Ancien Testament* (Kiel, 1843-1844); la *Liturgie et la prédication* (1843); *Douze thèses sur le présent et l'avenir de l'Eglise* (1848); *Un mot nécessaire dans l'affaire du Slesvig* (1856); *Histoire des apôtres* ou *Marche de l'Eglise de Jérusalem à Rome* (1852, 2 vol.); les *Visions nocturnes de Zacharie* (1854); la *Crise cléricale dans le Mecklembourg* (1859), etc.

BAUMGARTEN-CRUSIUS (Charles-Guillaume), philologue allemand, né à Dresde en 1746, mort en 1845. Il étudia d'abord dans sa ville natale, puis passa à Leipzig, où il professa quelque temps (1807) et se fit remarquer surtout par l'ardeur avec laquelle il attaquait les ennemis de sa patrie. En 1830, il fut investi par ses concitoyens de fonctions assez importantes, puis devint recteur de l'école de Meissen, poste qu'il conserva jusqu'à sa mort. On lui doit plusieurs ouvrages importants, parmi lesquels nous citerons : *Vier Reden an die Deutsche Jugend über Vaterland*, *Freiheit*, *etc.*, discours adressés à la jeunesse allemande sur la patrie, la liberté, etc. (Leipzig, 1814); des éditions avec notes de Xénophon, Suétone, des *Métamorphoses* d'Ovide, de l'*Odyssée* d'Homère, etc.

* **BAUMGARTNER** (André, baron DE), physicien et homme d'Etat autrichien. — Il est mort à Vienne le 28 juillet 1865.

BAUNARD (Louis), écrivain français, né à Bellegarde (Loiret) en 1828. Il fit ses études théologiques à Orléans, où il fut ordonné prêtre en 1851. L'abbé Baunard professa ensuite la seconde et la rhétorique au petit séminaire de la chapelle de Saint-Mesmin, à Orléans, et prit à Paris, en 1860, le grade de docteur ès lettres. Cette même année, il devint vicaire de la cathédrale d'Orléans, chanoine honoraire, et, dans un voyage qu'il fit à Rome en 1862, il reçut le diplôme de docteur en théologie. Il a été nommé, en 1868, aumônier de l'Ecole normale primaire d'Orléans. Outre des articles publiés dans le *Correspondant*, la *Revue économique chrétienne*, etc., des récits, des nouvelles, des opuscules publiés sans nom d'auteur, on doit à l'abbé Baunard les ouvrages suivants : *Théodulphe, évêque d'Orléans* (1860, in-8°), thèse pour le doctorat; *Quid apud Græcos de institutione puerorum senserit Plato* (1860, in-8°); *Vies des saints et personnages illustres de l'Eglise d'Orléans* (1862-1863, 3 vol. in-18); le *Doute et ses victimes dans le siècle présent* (1865, in-8°); le *Livre de la première communion et de la persévérance* (1867, in-16); l'*Apôtre saint Jean* (1869, in-8°); *Histoire de saint Ambroise* (1871, in-8°); le *Pontificat de Pie IX* (1871, in-8°), etc.

BAURANDONT (Milcnare), pseudonyme de **Bardounaut** (Marcelin).

BAUSA (Grégoire), peintre espagnol, né à Majorque en 1596, mort à Valence en 1656. Il fut l'élève de Jean Ribalta. On cite de lui un *Martyre de saint Philippe*, qui figura du vivant de l'artiste au maître-autel des Carmélites de Valence, et, dans le cloître des mêmes religieux, le *Martyre de plusieurs saints de l'ordre des Trinitaires*.

BAUSSANCOURT (François DE), général français. Il vivait dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, et il appartenait à une famille noble; mais il accepta franchement les idées nouvelles et prit du service dans les armées de la Révolution. Il se distingua en plusieurs rencontres et arriva promptement au grade de général de brigade. Il rendit un service signalé en repoussant les Autrichiens qui s'avançaient vers Bouchain, près de Valenciennes, mais fut néanmoins destitué comme noble. Cette disgrâce lui causa un tel chagrin qu'il en mourut.

BAUSSET-ROQUEFORT (le marquis Jean-Baptiste-Gabriel-Ferdinand DE), écrivain français, né à Toulon en 1800. Il étudia le droit et suivit pendant quelques années la carrière de la magistrature. Ayant donné sa démission, il s'occupa de questions philosophiques et économiques, assista à plusieurs congrès internationaux et devint membre de diverses sociétés savantes. En 1855, il fut membre du jury de l'Exposition universelle. Outre un grand nombre d'articles et d'études insérés dans des recueils, on lui doit des ouvrages dont les principaux sont : *Devoirs, droits, assistance par le christianisme, la liberté, l'éducation, origine et condition essentielles des droits, particulièrement du droit au travail* (1849, in-12); *Des droits de l'homme et de ses devoirs dans la société* (1851, in-12), livre couronné par l'Académie française; *Etude des questions relatives à l'assistance des enfants confiés à la charité publique* (1859, in-8°); *Etude sur le mouvement de la population en France depuis le commencement du* XIXe *siècle* (1862, in-8°); *Notice historique sur l'invention de la navigation à vapeur* (1864, in-8°); *Notice sur M. Achille de Jouffroy d'Abbans* (1864, in-8°), etc.

* **BAUTAIN** (Louis-Eugène-Marie), philosophe et théologien français. — Il est mort à Paris en 1867. Outre les ouvrages de lui que nous avons cités, il laissa les trois suivants qui ont été publiés après sa mort : *Idées et plans pour la méditation et la prédication* (1867, in-12); les *Choses de l'autre monde, journal d'un philosophe, recueilli et publié par l'abbé Bautain* (1868, in-12); *Méditations chrétiennes* (1873, in-12).

BAUTÉ s. m. (bô-té). Membre d'une secte philosophique de l'Indoustan, qui passe pour être athée.

BAUTIER (Alexandre), savant et homme politique français, né à Rouen en 1801. A vingt ans, il entra comme associé dans une entreprise industrielle. Ayant éprouvé des pertes, il renonça à l'industrie, se rendit à Paris, où il étudia la médecine et les sciences naturelles. Ayant contracté, en disséquant, une maladie grave, M. Bautier se rendit en Italie pour y rétablir sa santé, puis il visita la Suisse, la Belgique, une partie de l'Angleterre, et, de retour à Paris en 1830, il se fit recevoir docteur en médecine. Il alla exercer alors sa profession à Rouen, qu'il quitta quelques années plus tard pour se fixer à Dieppe. Nommé maire de cette ville en 1848, il fut élu représentant du peuple à l'Assemblée constituante, fit partie du comité de l'instruction publique et vota avec les républicains de la nuance du *National*. N'ayant pas été réélu à l'Assemblée législative, il a vécu depuis lors dans la retraite. On lui doit les ouvrages suivants : *Tableau analytique de la flore parisienne* (1827, in-18), très-souvent réédité; *Flores partielles de la France comparées* (1868, 2 vol. in-8°).

BAUX (Jean-Martin-Jules), archéologue français, né à Lyon en 1806. Elève de l'Ecole des chartes, il est devenu archiviste du département de l'Ain, membre de plusieurs Sociétés savantes, notamment des Académies de Lyon, de Dijon, de Savoie, et correspondant du ministère de l'instruction publique. Nous citerons, parmi ses ouvrages : *Recherches historiques et archéologiques sur l'église de Brou* (Bourg, 1845, in-8°), plusieurs fois rééditées; *De urbe et antiquitatibus matisconensibus liber* (Lyon, 1846, in-12); *Histoire de la réunion à la France des provinces de Bresse, Bugey et Gex sous Charles-Emmanuel Ier* (1852, in-8°); *Extraits analytiques des registres municipaux de Bourg de* 1526 *à* 1600 (1861-1862, 2 vol. in-8°); *Nobiliaire du département de l'Ain. Bresse et Dombes* (1863, in-8°); *Bugey et pays de Gex* (1864, in-8°); *Ruines d'Yzernore* (1865, in-8°); *Mémoires historiques de la ville de Bourg* (1868-1869, 2 vol. in-8°).

* **BAVAI** ou **BAVAY**, bourg de France (Nord), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. d'Avesnes, sur une hauteur, près de l'Hogneau; pop. aggl., 1,404 hab. — pop. tot., 1,777 hab. Tanneries, clouteries, fonderies de fer et de cuivre; fabriques d'instruments aratoires, de platines de fer, de pelles, poêles et chaînes, de poteries; sucrerie, peignerie de laine, bonneterie.

— *Histoire*. Appelée autrefois *Bagacum*, *Bavacum*, cette ville était, au temps de Tibère, la capitale des Nerviens. Elle fut ruinée au Ve siècle. « L'histoire, dit M. Ad. Joanne, en fait de nouveau mention au IXe siècle; au XIVe, son commerce était florissant; au XVe, après que les Français l'eurent ravagée, Philippe le Bon, duc de Bourgogne et comte de Hainaut, augmenta (1454) ses franchises et ses priviléges relatifs au commerce. Elle fut saccagée par Louis XI en 1477, incendiée en 1554 par ordre de Henri II, puis, en 1572, par une troupe de protestants français que les habitants avaient assaillis, et enfin démantelée en 1654 par Turenne. En 1655, l'armée française, ayant occupé Landrecies, détacha 500 cavaliers pour aller brûler Bavai. En 1678, lorsque cette place fut cédée à la France par le traité de Nimègue, ce n'était plus qu'une ruine. » Sous les Romains, Bavai possédait des thermes. Au tome Ier du *Grand Dictionnaire*, nous avons écrit BAVAY.

BAVAY (Paul-Ignace DE), médecin et chimiste flamand, né à Bruxelles en 1704, mort en 1768. Il se livra jeune encore à l'étude de la chimie, se mit ensuite à apprendre la médecine, puis se rendit à Louvain, où il fit de rapides progrès dans cette science. Il revint à Bruxelles, étudia avec ardeur l'anatomie et fut nommé médecin en chef des hôpitaux militaires. En 1749, il fit un cours public d'anatomie et de chirurgie; mais quelques discussions qu'il eut avec ses confrères l'obligèrent à quitter Bruxelles, où il ne revint pour mourir que quelques années plus tard. On a de lui : *Petit recueil d'observations en médecine sur les vertus de la confection tonique, résolutive et diurétique* (Bruxelles, 1753, in-12); *Méthode courte, aisée, peu coûteuse, utile aux médecins et absolument nécessaire au public indigent pour la guérison de plusieurs maladies* (Bruxelles, 1759, in-12).

BAVEUSE s. f. (ba-veu-ze). Un des noms de la blennie.

* **BAVIÈRE** (ROYAUME DE).—*Histoire*. L'histoire de la Bavière depuis l'avénement de Louis II (11 mars 1864) est tout entière dans l'absorption méthodique par la Prusse de ce royaume, qui n'a plus qu'une autonomie nominale, et dans les dissensions religieuses qui le déchirent intérieurement. Le jeune souverain, passionné pour les beaux-arts et spécialement pour la musique, s'est toujours beaucoup plus occupé des opéras de son ami Richard Wagner que de son royaume, et, en vrai roi constitutionnel, il laisse ses ministres gouverner à sa place.

Alliée à l'Autriche lors de la guerre de 1866 et battue avec elle à Sadowa, la Bavière fut obligée de subir la loi du vainqueur; elle fut détachée de la confédération du Sud et entra dans la confédération du Nord, à des conditions que la Prusse lui fit les plus douces possible, afin de se ménager un allié de cette importance. Aux termes d'un traité conclu en août 1866, la confédération du Nord se chargea d'une partie de la dette de la Bavière et, en échange, ne demanda qu'une toute petite rectification de frontière, au point de vue des intérêts stratégiques; le roi de Bavière céda au roi de Prusse l'arrondissement de Gersfeld, le district d'Orb et l'enclave de Caulsdorf, située entre Saalfeld et le cercle prussien de Ziegenruck. La population des districts cédés était de 33,900 habitants. L'armée bavaroise dut, en outre, adopter le système prussien et être placée sous le commandement du roi de Prusse, tout en conservant son administration spéciale; en revanche, une partie de son entretien fut mise à la charge de la Prusse. Le même traité stipulait une indemnité de guerre à payer par la Bavière, la retraite des troupes prussiennes aussitôt le dépôt effectué de la garantie de ladite indemnité, la restitution des prisonniers de guerre, du matériel des chemins de fer dont les Prussiens s'étaient emparés et de 33,000 florins qu'ils avaient enlevés à la Caisse paternelle de Kinsingen.

Depuis lors, la Bavière ne peut plus être considérée que comme la vassale de la Prusse, et le premier ministre de Louis II, M. de Hohenlohe, n'exerça en effet que la charge de secrétaire de M. de Bismarck. Sa dépendance s'accentua encore davantage lors de la guerre de 1870-1871; on vit l'armée bavaroise marcher au commandement de M. de Moltke, comme un simple corps d'armée prussien, sans que le roi de Bavière fût même consulté sur la marche des opérations. La part qui revient à la Bavière dans les faits de cette guerre ne serait que difficilement séparée de l'ensemble des opérations de l'armée allemande. Nous dirons seulement que ce sont les Bavarois, sous le commandement du général Von der Tann, qui s'emparèrent de Bazeilles et qui brûlèrent ce malheureux village, avec une partie de ses habitants. Ce fut aussi ce corps d'armée qui s'empara d'Orléans en novembre 1870, bombarda la ville, quoique ouverte, en représailles du combat qu'il lui avait fallu subir à ses portes contre un détachement de l'armée de la Loire, et incendia une partie de ses faubourgs. Enfin, ce sont les Bavarois qui furent battus à Coulmiers et laissèrent entre nos mains nombre de prisonniers et deux canons. Ils ne rentrèrent à Orléans, au 4 décembre 1870, qu'avec l'aide de l'armée de Metz, rendue disponible par la capitulation de Bazaine. Un autre corps bavarois opérait sous les murs de Paris.

Lorsqu'il fut question de conférer au roi de Prusse le titre d'empereur d'Allemagne, le roi de Bavière y accéda volontiers et se chargea même de servir d'intermédiaire à ce sujet entre le roi de Prusse et les princes allemands. Il écrivit à chacun d'eux une lettre pour les décider, et ses démarches furent couronnées de succès. Comme compensation, la Bavière reçut quelques adoucissements aux rigueurs du traité de 1866.

A l'intérieur, ce petit Etat est en proie depuis longues années à une agitation politique et religieuse des plus graves. Le parti ultramontain, qui est en même temps le parti des autonomes et des antifédéralistes, y obtient continuellement la majorité dans les élections. Son programme se résume sous ces deux chefs : indépendance de la Bavière, fidélité à l'Eglise romaine. Le parti des néo-catholiques, au contraire, est en même temps le parti de la prussification; ils s'appellent ambitieusement catholiques libéraux. Les ultramontains ont pour eux le nombre; les catholiques libéraux ont pour eux le roi Louis II et M. de Bismarck. Le roi, dévoué au fond à la Prusse, est cependant obligé de tenir compte de la majorité ultramontaine et autonome de la Chambre et du pays tout entier. De là des crises sans cesse renouvelées, qu'il ne parvient à conjurer qu'à l'aide de compromis. Les tendances séparatistes n'osent pas se faire jour ouvertement, mais elles se manifestent sous le couvert de la religion et de l'attachement aux doctrines romaines. La querelle éclata dès 1869, à propos de la promulgation du dogme de l'infaillibilité. M. de Hohenlohe, alors premier ministre, signala le premier les périls de ce dogme pour la société civile; ils étaient, en effet, plus sensibles pour la Bavière que pour toute autre puissance, puisque la lutte y est engagée sur le terrain religieux. Son initiative resta sans écho; la France était occupée de ses réformes intérieures, et M. de Bismarck ne pensait pas encore à engager le fer avec les robes noires; il prétendait même alors que les jésuites avaient du bon, ce dont il

serait difficile de le faire souvenir à l'heure actuelle. Diplomatiquement, M. de Hohenlohe subit un échec; il lui en était réservé un autre encore plus sensible. Le parti ultramontain, jusqu'alors assez malléable, se rebiffa. Aux élections du 12 mai 1869, il conduisit les populations au scrutin avec ce mot d'ordre : « La religion est en danger ! » et, grâce à une agitation supérieurement conduite, il obtint la majorité. La Chambre se décomposa ainsi : 79 ultramontains, 77 libéraux et centre-gauche. Le ministère ne voulut pas céder à une majorité de deux voix; prenant pour prétexte que la Chambre ainsi composée était inhabile à rien faire (en trois séances elle n'avait pas même réussi à nommer son président), il présenta à la tribune un décret de dissolution. De nouvelles élections eurent lieu, pour le premier degré le 25 novembre 1869, pour le second le 2 janvier 1870. Après une lutte électorale d'une violence inouïe, M. de Hohenlohe éprouva un échec plus complet encore, quoiqu'il eût habilement remanié les circonscriptions électorales. Le parti catholique fit passer 83 de ses membres, et il pouvait de plus compter, jusqu'à un certain point, sur le petit nombre de membres élus par le parti démocratique. M. de Hohenlohe fut renversé et, par contrecoup, l'influence prussienne diminuée considérablement; il ne fallut rien moins que les événements de 1870 1871 pour la rasseoir. L'administration de Lutz, qui succéda à celle de M. de Hohenlohe, battue en brèche avec les mêmes armes, finit par succomber et dut céder la place à un des chefs du parti ultramontain, M. de Gasser (septembre 1872). Le mois précédent, le roi de Bavière lui-même, malgré son apathie naturelle, avait opéré une demi-conversion; il avait décliné l'invitation qui lui était faite de se rendre à Berlin, au baise-main impérial, à l'occasion de l'entrevue des trois empereurs d'Allemagne, d'Autriche et de Russie (août 1872). Mais, à vrai dire, ce ne sont là que des velléités d'indépendance sans grand résultat pour l'avenir. Cette bouderie royale et l'attitude constante du parti ultramontain autonomiste, encore vainqueur aux élections de 1875, ont eu pourtant pour conséquence de relever l'influence de la Bavière, en Allemagne. Sa voix est écoutée au Reichstag et dans le conseil fédéral, on satisfait à ses désirs, tant on a peur de se l'aliéner. Il dépend de ses gouvernants de lui faire jouer un rôle dirigeant dans les affaires de l'empire, vis-à-vis surtout des autres petits Etats, la Saxe, la Hesse, le Wurtemberg, qui ont subi le même sort qu'elle et qu'elle peut appuyer contre les exigences de la Prusse. Elle sortirait ainsi du rôle passif de vassale qu'elle s'est imprudemment laissé attribuer.

Le budget de la Bavière pour l'exercice 1874-1875 s'est établi de la manière suivante :

Recettes :

	Marcs.
Contributions directes	18,739,123
Contributions indirectes	33,246,343
Régales et établissements de l'Etat	76,911,240
Domaines	36,212,277
Droits particuliers	55,366
Autres recettes	250,719
Recettes de la Société générale de secours	347,469
Reliquat de l'exercice précédent	10,851,428
Somme payée par l'empire allemand pour l'entretien de l'armée	34,580,760
Indemnité française	857,143
Total	212,051,868

Dépenses :

	Marcs.
Dette publique	27,581,400
Liste civile des apanages	5,415,470
Conseil d'Etat	104,985
Diète	346,006
Ministère de la maison royale et des affaires étrangères	671,091
Justice	11,764,618
Intérieur	18,209,522
Cultes et enseignement	18,476,318
Finances	2,359,553
Armée	34,580,760
Pensions de veuves et d'orphelins	1,689,771
Quotes-parts matriculaires	14,747,691
Fonds de réserve	899,409
Total des dépenses	136,846,594
Frais de perception	75,205,274
Total	212,051,868

L'armée bavaroise forme une partie distincte dans l'armée de l'empire allemand; elle a une administration indépendante et elle est placée sous la souveraineté militaire du roi; mais cette souveraineté est toute nominale, et, en fait, l'armée bavaroise est comptée dans l'ensemble des armées allemandes; en temps de guerre, elle est de droit placée sous le commandement en chef de l'empereur.

Elle se compose, sur le pied de paix, de 16 régiments d'infanterie et de 10 bataillons de chasseurs, ayant ensemble un effectif de 32,148 hommes; de 32 bataillons de landwehr, dont les cadres sont de 552 hommes seulement; de 10 régiments de cavalerie (7,192 chevaux); de 4 régiments d'artillerie de campagne (34 batteries, 136 canons, 3,442 hommes); de 2 régiments d'artillerie à pied (2,102 hommes); de 2 bataillons de pionniers (1,214 hommes) et de 1 compagnie de chemin de fer. Sur le pied de guerre, cette armée comporte, dans les mêmes cadres régimentaires, 49,344 hommes d'infanterie de campagne, 10,260 hommes des bataillons de chasseurs, 22,488 hommes de troupes de dépôt, 29,724 hommes de la landwehr, 3,354 pionniers; au total, 115,370 hommes de troupes de pied. Les 4 régiments d'artillerie comportent un matériel de 204 canons de campagne, servis par 9,064 hommes; plus 8 batteries et 1,482 hommes d'artillerie de dépôt et 8 batteries et 6,588 hommes d'artillerie à pied, 6 batteries et 972 hommes d'artillerie de réserve. Au total, 56 batteries et 18,106 hommes. La division de cette arme en artillerie de campagne et artillerie à pied est récente; elle date de la réorganisation de l'armée bavaroise, après la guerre de 1870-1871, terminée seulement en 1874. Dans l'artillerie à pied, les hommes sont munis du fusil chassepot, avec lequel ils font usage de la cartouche française. Le matériel affecté aux batteries de campagne se compose de canons en acier ou en bronze, des calibres de 0m,08 et 0m,09; ils sont du modèle prussien. Les mitrailleuses ont été abandonnées. A la tête des troupes est placée la direction de l'artillerie et du train. La cavalerie se compose de 14 régiments tant de troupes de campagne que de troupes de dépôt et de garnison et a un total de 11,562 chevaux; le train des équipages a un effectif de 5,450 hommes.

L'armée, placée sous le commandement nominal du roi, est divisée en deux grands commandements généraux. A la tête du commandement général de Munich est placé le général Von der Tann-Rathsamhausen, aide de camp du roi, et à la tête de celui de Wurtzbourg le lieutenant général d'Orff.

BAVILLE (Arnaud), général français, né à Fronton en 1757, mort à Magdebourg en 1813. Il fit les campagnes d'Amérique (1780-1783), puis, de retour en France, il servit dans les armées du Rhin et de la Moselle jusqu'au commencement de l'année 1796, époque à laquelle il fut nommé au commandement de l'hôtel des Invalides. Il prit sa retraite en mai 1813, mais fut remis en activité un mois plus tard et servit dans le premier corps de la grande armée. Il fut blessé gravement à Liebnitz, au mois d'août, et mourut de ses blessures quelques mois plus tard. Le nom de ce général figure sur l'arc de triomphe de l'Etoile et sur les Tables de bronze du palais de Versailles.

Bavon (SAINT) distribuant ses biens aux pauvres, chef-d'œuvre de Rubens; dans la cathédrale de Gand. La légende rapporte qu'un gentilhomme nommé Bavon, après avoir eu une jeunesse débauchée et avoir fait mourir sa femme de chagrin, fut tout à coup saisi de remords, distribua ses biens aux pauvres, se retira dans le monastère dirigé par saint Amand, s'y livra aux pratiques de la plus austère pénitence et mourut en odeur de sainteté. On rencontre ainsi dans l'histoire.... catholique beaucoup de diables qui finissent par se faire ermites. Le tableau que Rubens a peint pour la cathédrale de Gand, dont saint Bavon est le patron, est une des œuvres les plus renommées du célèbre artiste; la composition, qui pyramide, embrasse deux sujets distincts : dans le bas, saint Bavon, accompagné de deux serviteurs qui portent des bourses pleines d'argent, distribue sa fortune aux pauvres; dans la partie supérieure, le même saint, escorté par un page et un domestique, se présente à la porte de l'abbaye où il est reçu par saint Amand, qu'entourent ses moines et qu'assiste un autre prélat. Rubens a bravé avec audace et bonheur l'écueil résultant de cette disposition du tableau en deux zones superposées. « Ce qui frappe, ce qui captive, a dit un écrivain belge, M. Moke, c'est la chaleur et le mouvement que l'artiste a donnés aux diverses figures. Etonnante de dessin, de couleur et d'ensemble, cette peinture atteste les ressources d'exécution les plus étendues, les moyens les plus puissants; c'est une scène imposante et complète, où la réalité de l'imitation est portée à ses dernières limites. A vrai dire, Rubens ne s'est pas recueilli pour arriver à l'intelligence de l'événement religieux qu'il a retracé; ce n'est pas l'art qui lui a manqué, c'est la méditation. » Parmi les figures de mendiants qui entourent saint Bavon, on remarque une femme retenant de son bras nu un enfant qui lui échappe; il semble qu'Eugène Delacroix s'en soit inspiré pour peindre sa superbe *Médée* du musée de Lille.

Ce chef-d'œuvre de Rubens, placé actuellement dans une des chapelles de la cathédrale de Gand, ornait autrefois le maître-autel de cette église. Enlevé par les Français à la fin du siècle dernier, puis rendu à la Belgique en 1817, il fut transporté à cette époque au musée de Bruxelles; mais la ville de Gand finit par en obtenir la restitution.

BAVOSI (Alphonse), théologien italien, né à Bologne vers la fin du XVIe siècle, mort en 1628. Il était chanoine régulier de Saint-Augustin et fut plusieurs fois élu général de son ordre. Il a laissé plusieurs écrits, parmi lesquels on peut citer : *Disputationes catholicæ in quibus præcipue Græcorum quorumdam opiniones orthodoxæ fidei adversæ rejiciuntur*, (Bologne, 1607, in-4°).

BAVOTA, ancienne ville d'Italie, dans le territoire des Salentins. On pense que sur son emplacement s'est élevé le village de *Parabita*, dans la Terre d'Otrante.

* **BAVOUX** (Evariste), homme politique. — Après la révolution du 4 septembre 1870, le conseil d'Etat de l'Empire ayant été dissous, M. Bavoux est rentré dans la vie privée. Depuis lors, il a écrit dans des journaux bonapartistes. Outre les ouvrages de lui que nous avons cités, on lui doit : *Manuel du notariat* (1843, in-12); le *Prince Louis jugé par la Chambre des pairs* (1840, in-8°); *Voltaire à Ferney, sa correspondance avec la duchesse de Saxe-Cobourg-Gotha* (1860, in-8°); *Du gouvernement personnel* (1868, in-8°); *Du principe d'autorité et du parlementarisme* (1869, in-8°); la *Prusse et le Rhin* (1870, in-8°); la *France et Napoléon III, l'Empire et le régime parlementaire* (1870, 1 vol. in-8°), ouvrage dans lequel M. Bavoux fait une étourdissante apologie du régime qui a valu à la France dix-huit ans d'un étouffant despotisme, l'invasion et la perte de deux provinces; les *Causes de la guerre* (1871, in-8°); *Une sœur de charité* (1874, in-18), sur l'ex-impératrice Eugénie; *Chiselhurst-Tuileries, souvenirs intimes sur l'empereur* (1873, in-12); *Appel à la nation* (1874, in-18); les *Vacances du quatrième Napoléon à Arenenberg* (1874, in-18); les *Monuments de Paris. La colonne Vendôme* (1874, in-18); *Il y a dix-neuf ans* (1875, in-18), etc. Tous ces derniers écrits sont des brochures destinées à faire de la propagande bonapartiste et qui, naturellement, s'adressent à la classe ignorante. Ecrites sous l'empire d'une passion aveugle, elles sont absolument dépourvues de valeur.

BAYARD (Jean-Baptiste-François), jurisconsulte, né à Paris en 1750, mort en 1800. Il étudia le droit et se fit recevoir avocat en 1776, puis fut nommé accusateur public près le tribunal du IIe arrondissement de Paris. De ce poste, il passa à celui de juge suppléant au même tribunal, en 1792, et enfin fut nommé, l'année suivante, substitut du commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal de cassation. Il remplit ces diverses charges avec une fermeté qui n'excluait pas la bienveillance, et il fut enfin nommé juge au tribunal de cassation par le Directoire. On doit à ce jurisconsulte éminent quelques travaux très-importants sur des questions de droit et de jurisprudence. Il a également laissé un ouvrage ayant pour titre : *Annales de la Révolution* ou *Recueil de pièces authentiques et d'extraits des procès-verbaux faits à l'Hôtel de ville de Paris depuis le 18 juillet 1789 jusqu'au 1er janvier 1793* (3 vol. in-8°).

BAYARD (Ferdinand-Marie), écrivain français, né à Moulins-la-Marche (Orne) en 1763, mort en 1818. Il entra d'abord dans l'armée, où il acquit le grade de capitaine d'artillerie, puis il donna sa démission et se mit à voyager. On lui doit plusieurs récits de voyages, entre autres : *Voyage dans l'intérieur des Etats-Unis pendant l'été de 1791* (Paris, 1798, in-8°); *Voyage de Terracine à Naples* (Paris, 1802, in-12). Il a laissé également un ouvrage d'histoire qui est resté inachevé et qui a pour titre : *Tableau analytique de la diplomatie française depuis la minorité de Louis XIII jusqu'à la paix d'Amiens* (Paris, 1804 et 1805, 2 vol. in-8°). Ce livre ne va que jusqu'à la mort de Louis XIV (1715).

BAYARD (Henri-Louis), médecin français, né en 1812, mort en 1852. Il se fit recevoir docteur à Paris vers 1839, devint un praticien habile et fut médecin expert près les tribunaux. On lui doit les ouvrages suivants : *De la nécessité des études pratiques en médecine légale. Réflexions sur les procès criminels de Peytel et de Mme Lafarge* (1840, in-8°); *Mémoire sur la topographie médicale du IVe arrondissement de Paris, recherches historiques et statistiques sur les conditions hygiéniques des quartiers qui composent cet arrondissement* (1842, in-8°); *Manuel pratique de médecine légale* (1843, in-12), etc.

BAYARD (Émile-Antoine), peintre et dessinateur français, né à La Ferté-sous-Jouarre (Seine-et-Marne) le 2 novembre 1837. Après avoir fait ses études au collége Sainte-Barbe, M. Emile Bayard entra, en 1853, dans l'atelier de M. Léon Cogniet. Dès l'année 1854, il donnait au *Journal pour rire* et à l'*Illustration* des dessins d'actualité qui furent justement remarqués; mais où l'on trouve la véritable mesure de son talent souple et gracieux, c'est dans les innombrables illustrations dont il a enrichi la Bibliothèque rose et le *Tour du monde*, en même temps que son habile et charmant crayon commentait la plupart des ouvrages destinés à l'enfance, publiés par les grandes librairies Mame et Hetzel. Ce labeur écrasant, et qui ne dura pas moins de quinze années, fut récompensé, en 1870, par la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Depuis cette époque, M. Emile Bayard a produit : *Sedan* (1870-1871), dessin devenu très populaire; un grand triptyque : *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor* (Virg.), acquis par l'Etat; *Waterloo* (1875), peinture achetée pour la loterie nationale; des *Panneaux décoratifs* (1876-1877); la *Fête au château* (1878), tableau décoratif. Ajoutons que cet infatigable artiste exécute actuellement un travail considérable d'illustration pour une édition de Molière et qu'il est chargé de la décoration du foyer du théâtre du Palais-Royal.

* **BAYAZID**, ville forte de la Turquie d'Asie. — Cette ville, qui fait un assez grand commerce avec la Géorgie et la Perse, tomba au pouvoir des Russes en 1854 pendant la guerre d'Orient; mais, au bout de peu de temps, ils l'évacuèrent.

BAYER (N...), aventurier polonais, né vers 1835. En 1863, il se joignit à ses compatriotes révoltés contre la Russie, passa en Angleterre et fut condamné à Londres, pour fabrication de faux billets de banque russes. Plus tard, il fut l'aide de camp de son compatriote Wroblewski, un des généraux de la Commune. Traduit devant un conseil de guerre, il fut acquitté.

* **BAYEUX**, ville de France (Calvados), ch.-l. d'arrond., à 12 kilom. de la mer et à 27 kilom. de Caen, sur le penchant de deux collines au bord de l'Aure; pop. aggl., 7,716 hab. — pop. tot., 8,536 hab. L'arrond. comprend 6 cant., 136 comm., 73,476 hab. C'est une ville triste et inanimée, dont les maisons basses ont, dit M. A. Guilbert, « plutôt un air de vétusté que d'antiquité. » Depuis quelques années, Bayeux a reçu de notables embellissements.

BAYEUX (Adolphe-Auguste, dit MARC-), littérateur français, né à Caen le 28 août 1829, d'une famille d'avocats et de légistes. Son père s'étant fixé à Paris, il acheva ses études au lycée Saint-Louis. Destiné au barreau, il préféra se vouer à la carrière de l'enseignement. Il allait passer ses examens, quand survint la révolution de 1848. M. Bayeux se battit un peu en février, mais beaucoup en juin, dans les rangs des insurgés. Blessé et arrêté, il dut au dévouement de ses compagnons de barricade d'échapper à la mort ou à la déportation. Tout en reprenant la préparation de sa licence, il fit la connaissance de Lamartine et se lia plus intimement avec Victor Hugo. Son père mourut l'année suivante, le laissant sans aucune fortune et l'unique soutien d'une mère et de deux sœurs. C'est alors qu'il écrivit dans des journaux hebdomadaires sous le pseudonyme d'**Auguste Marc**, nom qui appartenait réellement à sa mère et qu'il a toujours gardé depuis en y joignant le sien. Après le coup d'État et la dispersion de tous ses protecteurs républicains, il se trouva sans ressources. Comme il fallait vivre, il se résigna au métier de coloriste et donna des leçons à 25 francs par mois. Lors de la fondation du nouveau *Figaro*, il y écrivit quelque temps et il eut alors avec Buloz, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, des démêlés qui firent du bruit. M. Marc-Bayeux collabora ensuite au *Siècle*. Vers cette époque il fonda, avec Edmond About, une feuille baroque intitulée l'*Ane savant*, et il écrivit presque en entier deux gros volumes in-4°, *Revue de l'Exposition universelle*, que le baron Brisse publia en 1856. Très-versé en ces matières par de fortes études scientifiques, principalement en chimie et en mécanique appliquée, il était autrement apte à cette besogne que le célèbre gastronome des *Menus parisiens*. C'est également en qualité de rédacteur industriel qu'il entra au *Courrier de Paris*, où il fit paraître ses premières nouvelles : *Profils et contes normands*. Devenu l'ami intime de P.-J. Proudhon, il entreprit, sous son inspiration, une campagne socialiste qui le fit mander au ministère de l'intérieur. On lui donna officieusement le conseil de cesser d'écrire ou de consacrer sa plume à un journal du gouvernement. Entre ces deux alternatives, il préféra la première, ou du moins, abandonnant momentanément le journalisme, il se tourna vers le théâtre. Il lut en 1858 à M. Empis, administrateur de la Comédie-Française, une pièce en cinq actes et en vers, l'*Héritier du trône*, qui ne fut point reçue. Après une nouvelle période de détresse, M. Marc-Bayeux entra, en 1859, à l'*Opinion nationale*, dont le fondateur, Adolphe Guéroult, lui fit une excellente position. Depuis lors, il a publié dans ce journal un certain nombre de romans et de nouvelles, notamment : *Un amour de petite fille*, *Une femme de cœur*, le meilleur ouvrage peut-être de l'auteur; la *Première étape*, l'*Histoire d'une ouvrière*, *Benjamine*, etc. Au *Temps* (1861), dont il fut, dès l'origine, le rédacteur industriel, il fit paraître un roman de longue haleine intitulé : les *Enfants du siècle*, qui eut un assez grand succès. Il collabora au *Nain jaune*, à la *Nation*, au *Figaro*, à l'ancien *Soleil*, à l'ancien *Corsaire*, etc. Cette dernière collaboration fut d'une teinte rouge très-foncée. Il a donné dans d'autres journaux beaucoup de romans, entre autres, à la *Presse*, la *Sœur aînée*; à l'*Europe*, journal français de Francfort, la *Maison rouge*; au *Constitutionnel*, l'*Histoire amoureuse du vieux temps*; à la *France*, *Une affaire d'honneur*. Tentant une seconde fois le théâtre, M. Marc-Bayeux lut *Jeanne de Ligneris* à la Comédie-Française, qui reçut ce drame en cinq actes et en vers. Mais, comme on ne se décidait pas à mettre *Jeanne de Ligneris* à l'étude, il retira sa pièce et la porta à l'Odéon, qui la représenta le 3 septembre 1868. Bien qu'elle renfermât des parties très-

fortes, elle fut outrageusement sifflée. La même année, il avait fait jouer un acte en vers pour l'anniversaire de Molière au Théâtre-Français, et là aussi le public n'avait guère été plus tolérant. Ce fut contre M. Marc-Bayeux un déchaînement de critiques inouïes. Il était à cette époque un des principaux rédacteurs du *Paris-Journal*, alors un des organes du parti républicain. On inséra de lui, d'abord sous le pseudonyme de **Jean de Rien**, puis sous son nom, une série d'articles qui lui ont attiré plus d'ennemis qu'il n'a écrit de lignes. Dans ce même *Paris-Journal*, il a publié deux grands romans : le *Bien national* et la *Veille de 89*, qui ont fait quelque sensation. La guerre éclata. M. Marc-Bayeux servit comme simple garde national et fut atteint d'un éclat d'obus à la jambe gauche. Après le siége de Paris, il se rendit à Metz, puis à Bruxelles, où il publia une brochure intitulée : *Paris aux Parisiens*. A la chute de la Commune, il revint à Paris pour un jour seulement, et, de retour à Metz, il entreprit une série de petits voyages dans le but de connaître les Allemands chez eux. Il visita surtout les champs de bataille d'Alsace-Lorraine et en rapporta des impressions très-vives qui ne purent s'effacer de sa mémoire. C'est dans ce courant d'idées qu'il écrivit le drame de *Nos aïeux*. Nos malheurs lui paraissaient dépasser toute mesure. Il voulut que son œuvre, quoique bien française, reproduisît la terreur des tragiques de la Grèce. Il y introduisit le chœur antique. Mais, de retour à Paris en 1873, il s'aperçut qu'une pièce héroïque n'avait aucune chance de succès, et, au lieu de *Nos aïeux*, il lut au Théâtre-Français un drame en cinq actes et en vers intitulé le *Régicide*, qui ne fut pas reçu. La lecture d'un autre drame, la *Maîtresse*, aussi en cinq actes et en vers, n'eut pas un meilleur sort. Il revint alors à la polémique. Il organisa, dans le *Corsaire*, la souscription pour l'envoi des ouvriers français à l'Exposition de Vienne, et peu après le *Corsaire* fut supprimé. D'autre part, il publiait dans l'*Avenir national* un grand roman intitulé le *Petit-fils de M. Dimanche*, dans lequel il traitait sans aucun détour les membres de l'Assemblée de Versailles de « saltimbanques et de crétins. » L'*Avenir national* ayant essayé, pour prolonger sa vie, de fusionner avec les bonapartistes, M. Marc-Bayeux le quitta sans achever son roman. Peu après, ayant eu l'occasion de lire *Nos aïeux* à Emile Augier, celui-ci s'éprit de l'œuvre et la porta de son propre mouvement au Théâtre-Français. M. Marc-Bayeux refusa cette fois de lire sa pièce. Got en fit la lecture. Le comité fut vivement frappé des beautés de l'œuvre, mais il n'émit aucun vote, n'osant ni refuser ni accepter une pièce qui lui semblait un manifeste de guerre contre la Prusse. Le drame ayant été imprimé, les journaux s'en emparèrent, et les critiques du lundi le traitèrent comme s'il avait été joué. La vente, en librairie, dépassa toutes les prévisions. *Nos aïeux* devinrent l'objet de conférences publiques et de récitations particulières. Enfin, le gouvernement crut devoir accorder à l'auteur une pension comme indemnité de ce que la pièce ne pouvait pas être jouée. M. Marc-Bayeux a composé encore un autre drame en trois actes et en vers, les *Croisés*, qui, bien qu'il n'ait pas été imprimé, a reçu de la presse le même accueil que *Nos aïeux*. Il a été lu aux conférences du boulevard des Capucines. On a encore de ce fécond écrivain un drame national inédit, *Vercingétorix*, un volume sur les *Gens de loi*, un autre sur les *Gens d'église*, publication faite en Allemagne et défendue en France sous le régime impérial.

BAYLE (Marc-Antoine), littérateur et écrivain religieux, né à Marseille en 1825. Il étudia la théologie dans cette ville, où il se fit ordonner prêtre, prit le grade de docteur en théologie et, après avoir été aumônier au lycée de Marseille, il fut chargé de professer l'éloquence sacrée à la Faculté de théologie d'Aix. L'abbé Bayle s'est adonné avec un certain succès à la prédication. En outre, il a collaboré à la *Revue de Marseille*, à la *Revue d'économie chrétienne*, à l'*Ami de la religion*, à la *Gazette du Midi*; il a publié, de 1851 à 1852, sous ce titre : le *Conseiller catholique*, une revue religieuse qui a paru à Marseille, et, sous le pseudonyme de **A. Marc**, il a donné des causeries littéraires au *Messager de la semaine*. On lui doit, en outre, divers ouvrages, des sermons, des vies de saints, etc., notamment : les *Chants de l'adolescence* (1846, in-18), recueil de vers sous le nom de **Théotime**; *Petites fleurs de poésies*, hymnes et cantiques (1855, in-18); *Vie de saint Vincent Ferrier* (1855, in-12); *Saint Serenus* (1855, in-12); *Marie au cœur de la jeune fille* (1855, in-8°); l'*Ame à l'école de Jésus enfant* (1856, in-12); *Vie de saint Philippe de Néri* (1859, in-8°); les *Derniers jours du chrétien* (1862, in-32); *Oraison funèbre du Père Lacordaire* (1862, in-18); *Robert* (1862, in-12); *Gloire et martyre de la Pologne* (1863, in-8°); *Scènes et récits* (1865, in-12); *Homélies sur les Evangiles* (1865, 2 vol. in-12); *Massillon* (1867, in-8°); la *Perle d'Antioche* (1869, in-12); *Thalie* ou l'*Arianisme et le concile de Nicée* (1870, in-12), etc. L'abbé Bayle a publié divers ouvrages d'auteurs étrangers : le *Cléricalisme et l'Eglise à l'époque de leur fondation*, par Dœllinger; *Cæsonia*, par Lehmann; le *Pieux communiant* du Père Baker, les *Sermons* du cardinal Wiseman, etc.

BAYLE-MOUILLARD (Jean-Baptiste), magistrat français, né à Billom (Puy-de-Dôme) en 1800. Il étudia le droit, exerça pendant quelque temps la profession d'avocat, puis il entra dans la magistrature. M. Bayle-Mouillard était avocat général à Riom lorsqu'il fut nommé, en 1847, procureur général à la Guadeloupe. Lorsque le gouvernement provisoire eut décrété, le 27 avril 1849, l'abolition de l'esclavage dans les colonies, M. Bayle-Mouillard aida M. Gatine, commissaire de la République, à faire exécuter ce décret, montra les idées les plus libérales et entra, en 1849, en conflit avec le nouveau gouverneur de la colonie, qui représentait les idées de la réaction. Ce dernier, usant de ses pleins pouvoirs, fit embarquer M. Bayle-Mouillard pour la France. L'affaire fit grand bruit; mais la conduite du magistrat avait été des plus correctes, et il lui fut facile de se justifier des accusations portées contre lui. Nommé procureur général à Douai, puis secrétaire général au ministère de la justice, il reçut, en 1851, un siége à la cour de cassation. On lui doit : l'*Emprisonnement pour dettes* (1835, in-8°), qui obtint un prix de l'Académie des sciences morales; *Rapport sur les travaux de l'Académie de Clermont*, de 1833 à 1834 (1835, in-8°); *Eloge du baron de Gérando* (1846, in-8°) et une nouvelle édition augmentée du *Traité des donations* du baron Grenier (1844, in-8°).

BAYLE-MOUILLARD (Elisabeth CANARD, dame), femme de lettres française, épouse du précédent, née à Moulins en 1796, morte à Paris en 1865. C'était une femme instruite, à qui l'on doit un certain nombre d'ouvrages très-divers. Sous son nom, elle a publié : *Du progrès social et de la conviction religieuse* (1840, in-8°); *Loisirs des vacances, recueil d'histoires morales et amusantes* (1851, in-12); *Récréations de la jeunesse* (1851, in-12). Elle a fait paraître sous le pseudonyme d'**Elisabeth Celnart** ou de **Mme Celnart** : *Emile et Rosalie* (1820, 3 vol. in-12); *Virginie* (1822, 4 vol. in-12); l'*Inquisition*, poëme en quatre chants (1824, in-12); *Bethsali* ou la *Dispersion des Juifs* (1825, in-12), en vers et en prose; la *Sortie de pension* (1825, 2 vol. in-12); *Consolations chrétiennes* (1825, in-12); *Manuel d'économie domestique des dames* (1826, in-18); *Manuel des demoiselles* (1826, in-12); *Manuel du zoophile* (1827, in-18); *De la morale de l'Evangile comparée à la morale des philosophes* (1828, in-8°); l'*Art de fertiliser les terres* (1831, in-18); *Nouveau manuel complet de la bonne compagnie* (1838, in-18), plusieurs fois réédité; les *Veillées de la salle Saint-Roch* ou les *Leçons d'économie* (1839, in-18); *Nouveau manuel de la ménagère parfaite* (1839, in-18); *Nouveau manuel complet de la broderie* (1840, in-18); *Nouveau manuel complet du parfumeur* (1845, in-18); *Nouveau manuel complet des jeux de société* (1846, in-18); *Nouveau manuel complet du fleuriste artificiel* (1854, in-18); les *Soirées du dimanche* ou le *Curé de village* (1842, in-12), etc. Les manuels de Mme Bayle-Mouillard font partie de la collection Roret.

* **BAYON**, bourg de France (Meurthe-et-Moselle), ch.-l. de cant., arrond. et à 22 kilom. S.-O. de Lunéville; pop. aggl., 886 hab. — pop. tot., 970 hab.

BAYON (Jean DE), chroniqueur français, né à Bayon (Lorraine) vers la fin du XIIIe siècle. Il était moine de l'ordre de Saint-Dominique; mais, à la suite d'une querelle de moines, il fut chassé de son couvent et se retira dans une abbaye de l'ordre des bénédictins, où il composa plusieurs ouvrages historiques assez remarquables pour l'époque.

* **BAYONNE**, ville de France (Basses-Pyrénées), ch.-l. d'arrond., à 5 kilom. environ du golfe de Gascogne, à 106 kilom. de Pau, sur l'Adour et la Nive; pop. aggl., 17,977 hab. — pop. tot., 27,173 hab. L'arrond. comprend 8 cant., 53 comm., 98,375 hab. Bayonne est l'entrepôt principal des productions des Basses-Pyrénées et des Landes : vins de Chalosse, maïs, eau-de-vie d'Hendaye, laines communes d'Espagne et de Béarn, matières résineuses, planches, bois de construction, kaolin de Louhoassa, sel de Briscous, etc. Fabriques de chocolats, de bougies, de bouchons, de draperies grossières et de savons. Les jambons dits de Bayonne viennent des contrées voisines. Le mouvement de son port, non compris le cabotage, a été, en 1872, de 1,075 navires, jaugeant 118,251 tonnes. On y arme pour la pêche de la morue.

— *Histoire*. Nous allons compléter par les détails suivants, empruntés à M. Ad. Joanne, la notice historique que nous avons donnée au tome II du *Grand Dictionnaire*, page 416 : « En 1718, Bayonne comptait 16,000 hab. Jamais elle n'avait été plus prospère. Dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, sa population était réduite de plus d'un tiers. Son commerce, de 27 millions, était tombé à 9 ou 10 millions. Cette décadence était le résultat du système prohibitif. La liberté du commerce ayant été proclamée en 1784, Bayonne recouvra bientôt la prospérité que la perte des institutions municipales lui avait enlevée.

« Sous l'Empire, Bayonne devint le théâtre d'événements importants. Ce fut, en effet, en cette ville et au château voisin de Marrac que Napoléon détrôna les Bourbons d'Espagne pour mettre à leur place son frère Joseph, et qu'il donna à l'Espagne une constitution nouvelle.

« Au mois de février 1814, le général anglais Hope, ayant passé l'Adour près de son embouchure, attaquait Bayonne, qui lui opposait une vive résistance. Le 14 avril eut lieu une sortie dans laquelle les Français perdirent environ 800 hommes, en tuèrent autant à l'ennemi et firent prisonnier le général Hope. Celui-ci apprit à la garnison de Bayonne la capitulation de Paris; mais ce fut seulement le 21, après la nouvelle de la bataille de Toulouse et de l'armistice, que Bayonne arbora le drapeau blanc et laissa les Anglais pénétrer dans ses murs. Elle méritait encore de porter sa devise : *Nunquam polluta*, « Toujours vierge. » En 1815, les Espagnols, sachant qu'elle ne renfermait pas un soldat, s'en approchèrent assez près pour voir les gardes nationaux et les marins qui se disposaient à une vigoureuse résistance. L'attaque n'eut pas lieu.

« De nos jours, Bayonne a souvent servi et sert encore d'asile aux personnages les plus considérables des trop nombreux partis qui ruinent et déchirent l'Espagne. »

BAYRHOFFER (Charles-Théodore), philosophe et homme politique allemand, né à Marbourg (Hesse) en 1812. Il étudia le droit et la philosophie à Heidelberg, puis à Marbourg, où il prit le grade de docteur. M. Bayrhoffer enseigna la philosophie à l'université de cette dernière ville, d'abord comme professeur adjoint (1834), puis comme professeur en titre (1845), et fut suspendu en 1846, pour ses idées religieuses. En 1848, il se jeta avec ardeur dans la lutte politique, devint membre de la Chambre de Hesse, où il fut un des chefs du parti démocratique, et présida cette Chambre du 26 août au 2 septembre 1850. La réaction ayant alors triomphé, M. Bayrhoffer jugea prudent de quitter l'Allemagne, et, peu après, il s'embarqua pour l'Amérique. Depuis lors il a peu fait parler de lui. On lui doit un certain nombre d'ouvrages sur des matières philosophiques et religieuses, par lesquels il se rattache à l'école panthéiste de Hegel. Nous citerons de lui : *Problèmes fondamentaux de la métaphysique* (1835, in-8°); *Idée du christianisme* (1836, in-8°); la *Guérison organique de l'homme et les moyens de guérison du temps présent* (1837, in-8°); les *Véritables rapports de l'Etat libre chrétien avec la religion et l'Eglise chrétienne* (1838, in-8°); *Idée et histoire de la philosophie* (1838, in-8°); *Recherches sur la philosophie naturelle* (1839-1840, in-8°); le *Catholicisme allemand* (1845, in-8°); la *Véritable essence de la Réforme en Allemagne* (1846, in-8°); le *Bon sens pratique et les hommes instruits de Marbourg* (1847, in-8°); *Recherches sur l'essence et l'histoire de la religion* (1849, in-8°), etc.

* **BAZAINE** (François-Achille). — La vie militaire de Bazaine présente trois phases qui se résument en trois mots, *mérite, intrigue, crime*.

Le *Grand Dictionnaire* (tome II, page 416) a analysé la première de ces phases. Il nous reste le pénible devoir de retracer les deux autres; mais, auparavant, rappelons en quelques lignes et complétons ce que nous écrivions en 1865.

Bazaine, né à Versailles le 13 février 1811, s'engagea au mois de mars 1831, à l'âge de vingt ans, et il choisit le 37e de ligne de préférence à tout autre corps parce que ce régiment venait d'arriver en Afrique. Robuste, énergique, ayant de l'éducation, un esprit fin, délié, Bazaine fut vite en relief; sa bonne tenue, sa haute intelligence, sa subordination, son application à tous ses devoirs le firent remarquer de ses chefs. Il franchit promptement les premiers grades, obtint l'épaulette de sous-lieutenant et fut nommé lieutenant en 1835, après avoir été cité à plusieurs reprises, pour sa bravoure, aux bulletins de l'armée d'Afrique. L'Espagne était alors en guerre civile. La reine Christine, régente, luttait contre don Carlos. La France n'osait intervenir directement en faveur de la reine; mais Louis-Philippe, qui, déjà à cette époque, songeait aux mariages espagnols, crut qu'il pourrait, sans trop choquer l'Europe, « prêter » à Christine sa légion étrangère. On organisa donc en Afrique et l'on fit passer dans la Péninsule un corps de quelques mille hommes. Le lieutenant Bazaine, dont l'ambition alors était fort légitime et qui cherchait une ouverture par laquelle il pût faire son chemin, crut avoir trouvé sa voie. Il demanda et obtint d'être admis dans ce nouveau corps. Il passa donc au service de l'Espagne et ne tarda pas à mettre à profit les qualités dont il était doué. Nommé capitaine, montrant à chaque occasion de l'intrépidité jointe à une astuce excellente dans ce genre de guerre, il ne tarda pas à être appelé aux fonctions de chef d'état-major du petit corps auxiliaire mis à la disposition de Christine. Dans cette position, il rendit de réels services. Appliquant toutes ses qualités naturelles à cette guerre de surprises et d'embûches pour laquelle il faut de la bravoure personnelle, de la finesse, de la ruse, il acquit une réputation qui fit jeter les yeux sur lui de l'autre côté des Pyrénées, et le ministre de la guerre français le nomma commissaire du roi au quartier général de l'armée de la Péninsule. Après quatre années passées dans cette position, Bazaine sollicita de rentrer dans l'armée française. Don Carlos avait dû quitter l'Espagne à la suite de la trahison de Maroto; la guerre était terminée. Bazaine fut replacé comme capitaine dans la légion étrangère, en Afrique. On commençait à s'occuper du tir dans l'infanterie, et il était question de créer les bataillons de chasseurs à pied. On faisait concourir les officiers les plus adroits. Bazaine obtint le 1er prix de tir, et, en 1839, dès la formation du 1er bataillon de chasseurs à pied, il y fut admis.

Chef de bataillon en 1844, pensant que le service des bureaux arabes offrirait plus d'aliment à son esprit, sans doute aussi plus d'occasions de se mettre en relief, Bazaine se fit nommer dans le service de la province d'Oran, y gagna ses grades de lieutenant-colonel et de colonel et devint, en 1848, directeur des affaires arabes dans cette même province.

En 1850, le 55e de ligne fut placé sous les ordres du colonel Bazaine, qui, bientôt après, prit le commandement de la légion étrangère et, en même temps, celui de la subdivision de Sidi-bel-Abbès.

Quatre ans après, la guerre éclata entre la France et la Russie (1854). La légion étrangère et son chef s'embarquèrent des premiers pour l'Orient. Bazaine fit cette longue campagne de Crimée avec la bravoure, le talent, la distinction qu'il avait montrés jusqu'alors dans toutes les opérations de guerre. Parti colonel, il était général de division à la prise de Sébastopol, dont il fut nommé gouverneur.

Lors de la campagne d'Italie, Bazaine fut un des divisionnaires du 1er corps d'armée (Baraguey d'Hilliers). Sa division se comporta bravement à Melegnano et à Solferino, et elle n'eut pour cela qu'à suivre l'exemple de son chef.

On voit que, comme homme de guerre, Bazaine s'était placé à la tête de notre armée. Aussi pensa-t-on à utiliser ses talents lorsque l'on envoya au Mexique des troupes appelées à tirer du mauvais pas où on l'avait si maladroitement mis le faible corps commandé par Lorencez. Toutefois, l'empereur ne voulait pas donner à Bazaine le commandement de l'expédition. Il fallait d'abord offrir un bâton de maréchal au général qui avait rendu, lors de l'attentat du 2 décembre, le service d'arrêter les représentants à la mairie du Xe arrondissement et de les conduire prisonniers à Mazas. Mais si malheur arrivait au général Forey, il lui fallait un successeur capable, et ce successeur désigné d'avance était Bazaine.

Nous voici à la phase de l'intrigue.

En écrivant l'histoire du second Empire (v. NAPOLÉON III, au tome XI), nous avons justement condamné ces expéditions lointaines, folies de ce règne néfaste, qui avaient pour but, non-seulement de distraire l'opinion et de noyer les difficultés intérieures dans l'éclat douteux de coups de main faciles, mais encore de procurer aux créatures des occasions de fortune et les moyens d'écumer un large butin. Déjà, en effet, l'exploitation de la France ne suffisait plus à tant de convoitises et à tant d'appétits.

Le pillage et l'incendie du Palais d'été, ce chef-d'œuvre de l'art chinois qui contenait les plus riches et les plus précieuses collections de l'univers (v. PALAIS D'ÉTÉ, au tome XII), ce déménagement de tous les trésors artistiques et historiques d'un peuple, ce spectacle de gens brocantant de tous les côtés des vases d'or, des pierres précieuses, des joyaux sans prix, et qui semblait un épisode détaché de l'histoire militaire des Avares et des Goths, toutes ces scènes si humiliantes pour la dignité nationale montraient assez l'influence déplorable du régime impérial et des expéditions accomplies par ses ordres sur la moralité d'une partie de l'armée.

L'aventure du Mexique fut le couronnement de ces détestables entreprises, et, par ses proportions formidables, par ses conséquences funestes, elle devait les faire oublier. Nous avons raconté ailleurs l'histoire de cette funeste campagne. V. MEXIQUE, t. XI du *Grand Dictionnaire*, MAXIMILIEN, t. X; JECKER, t. IX.

De ce triste épisode du règne de Napoléon III nous ne voulons détacher qu'un précis rapide du rôle qu'y a joué Bazaine. Il avait contribué à la prise de Puebla et de Mexico, et il remplaça le maréchal Forey dans le commandement en chef à la fin de juillet 1863. Maximilien n'avait pas encore quitté l'Europe, et les pouvoirs du chef de l'armée d'intervention sur les pays soumis étaient à peu près illimités. Cet état de choses et la résistance bien naturelle des patriotes mexicains avaient donné lieu à des abus de pouvoir et à des excès qu'il serait trop long et trop douloureux de rappeler. Bazaine, sans s'inquiéter d'ailleurs de mettre un terme aux répressions implacables qui étaient devenues une méthode, un moyen de gouvernement, affecta de nouer des relations avec les Mexicains de tous les partis, et il entama avec les généraux et chefs ennemis des négociations fort irrégulières, qui, par leurs fluctuations et leur caractère indéterminé, contrecarraient les opérations militaires et les mouvements stratégiques. Les généraux placés sous ses ordres s'en plaignaient vivement. Le gé-